

CARRE NOIR SUR FOND NOIR

CARRE NOIR SUR FOND NOIR
Philippe Paternolli

1

Jacques Delaunay était mort. Un infarctus quelconque avait cueilli l'ancien président du Conseil d'État dans sa soixante-dix-huitième année.

La nouvelle fut annoncée, commentée, avec toute la compassion de rigueur mais sans surprise excessive : par deux fois au cours des cinq dernières années, le bouillant septuagénaire avait connu une alerte cardiaque et, tout au long de sa carrière politique entamée à l'aube des années soixante-dix, ce provençal radical de gauche, face rubiconde et embonpoint spectaculaire, avait semblé continûment prêt à exploser. Ses emportements, ses colères publiques – feintes ou sincères – ses discours qu'il enflammait d'une gestuelle emphatique, avaient installé sa notoriété, bien plus que ses succès électoraux ou ses rares participations au Gouvernement. Éphémère ministre du Commerce et de l'Artisanat sous Pierre Maurois, secrétaire d'État chargé des Grands Travaux sous Édith Cresson, son action politique fut marquée du sceau d'une remarquable insignifiance.

Toutefois, l'opinion publique avait porté haut Jacques Delaunay dans les sondages. La sympathie populaire dont il jouissait fut paradoxalement accrue par son inaction politique... Même ses frasques et ses aventures galantes, traquées au fil des années quatre-vingt dix par

un escadron de *paparazzi* plus ou moins voltigeurs n'avaient en rien entamé son capital auprès du grand public. Bien au contraire, aurait-on dit, au grand dam de ses adversaires politiques drapés de vertueuse indignation à chaque scandale, lesquels avaient réclamé par trois fois sa démission du Conseil d'État, dont il n'était alors que l'un des membres. Delaunay reçut alors l'appui discret mais efficace du président de la République en fonction qui allait le faire nommer à la présidence de la Haute Institution, en une manière de confraternité libertine.

Ce 28 mars 2014, le soleil avait point puis amorcé sa course par-delà la Sainte-Baume¹ pour, sur les coups de dix heures, donner l'impression depuis le cimetière Saint-Pierre de veiller sur Cassis ou La Ciotat.

Toutefois, le « marin² » s'était levé et bientôt les nuages s'accumulèrent en quelques minutes contre la chaîne de l'Etoile³, gonflèrent et obscurcirent le ciel. Par petites gifles, le vent décoiffait sans respect aucun le cortège qui, à pas lents et selon un ordre protocolaire mal défini, accompagnait le cercueil jusqu'au crématorium. Les nuages, devenus couleur de plomb, commencèrent à crever en une pluie éparse, hâtant l'entrée du cortège dans la salle aux murs tendus de tricolore.

Au premier rang, sur la gauche, se tenait la famille, réduite au frère aîné de Jacques Delaunay, son épouse et leurs deux fils.

¹ Massif à cheval sur les départements des Bouches-du-Rhône et du Var.

² Vent humide, de secteur Sud, soufflant sur la Provence.

³ Massif barrant la ville de Marseille au Nord.

Sur la droite, sous l'étroite surveillance des membres de la sécurité, figuraient côte-à-côte le président de la République, l'épouse d'un ancien président et sa fille, le président du Sénat, celui de l'Assemblée nationale, du Conseil constitutionnel puis, sur la dernière chaise, le plus ancien des Présidents de la République encore en vie.

En remontant les rangs, se succédaient dans un ordre toujours mal défini, l'arrière-ban de la République, personnalités de la société civile, présidents de quelque chose et directeurs dont ne savait plus quoi.

Philippe Delaunay, le plus âgé des neveux du défunt, accessoirement directeur d'une grande radio périphérique, prononça l'oraison funèbre.

Le président de la République affichait mine grave, le regard légèrement plongeant qu'il relevait de temps à autre en accompagnant ce mouvement d'un pincement de lèvres. Il respectait trop la mort pour ne pas éprouver une compassion sincère envers les proches de Delaunay. Mais cette tristesse se teintait visiblement d'autres préoccupations. La situation économique empirait chaque jour, l'agitation sociale grondait, les sondages l'envoyaient chaque mois plus bas, impopulaire et jugé incompetent. Tout en se mordant l'intérieur des joues, il passait en revue son emploi du temps, depuis son retour à Paris à bord d'un Falcon 7X jusqu'à la réception des médailles français des récents championnats d'Europe d'athlétisme en salle. Entre-temps, il aurait vu une délégation du Medef, débattu du conflit Syrien avec le ministre des Affaires Étrangères de retour de Genève, reçu les représentants syndicaux agricoles... Pour clore sa journée, il devait paraître aux alentours de vingt-deux heures à la première d'une pièce de théâtre dont le metteur en

scène et l'acteur principal figuraient encore parmi ses rares soutiens publics.

Le moment venu, il se tourna vers l'épouse de l'ancien président – dont l'état de santé n'avait pu autoriser la présence - et lui donna le bras quand elle dut se lever. Elle grinça un remerciement. Le président eut un regard pour la fille de l'ancien président qu'il savait plus aimable à son endroit. Regard qu'il détourna avec une lueur d'effroi pour qu'on ne distille une rumeur pernicieuse dont il n'avait nul besoin.

À l'extrémité du premier rang, de belle stature malgré les années, le plus ancien des Présidents de la République encore en vie pestait entre ses dents d'être relégué là, à une place indigne, lui qui ne s'était jamais accommodé que de la première, jugeant depuis plus de trente ans ses successeurs comme autant d'usurpateurs.

Manquait à ce premier rang celui dont l'absence éclaboussait déjà la cérémonie et alimenterait nombre de commentaires : le prédécesseur de l'actuel président, qui avait préféré aux allées battues par la pluie et le vent du cimetière Saint-Pierre les plages d'un palace sous les tropiques, où il se faisait photographier faussement modeste en des poses avantageuses, au bras d'une épouse ancien *top-model* dont les coutures se devinaient chaque jour un peu plus.

Philippe Delaunay acheva son discours. Il ne pouvait se douter que personne n'avait réellement prêté attention à ses propos, tant chacun avait pour habitude en ces moments-là, quand l'idée de la mort se faisait si présente, si tangible, de s'engloutir en d'angoissantes introspections ou, au contraire, de laisser ses pensées divaguer de futilités en considérations purement rationnelles.

L'aîné des neveux du président défunt du Conseil d'État regagna sa place au premier rang. D'un hochement de tête, il donna l'ordre qu'on procédât à la crémation.

Sur les premières mesures d'un *concerto grosso* de Haendel, les portes du four s'ouvrirent. Un mécanisme automatisé – la haute technologie s'immisçait partout, depuis la naissance jusqu'à la mort et même au-delà – conduisit le cercueil au cœur du four. Il avait été débarrassé auparavant du linceul tricolore qu'il était hors de question de livrer au bûcher.

Sur deux écrans de télévision disposés sur le devant de la salle, chacun put voir le cercueil s'immobiliser avant que les flammes jaillissent. Les écrans s'éteignirent, laissant Jacques Delaunay à sa solitude éternelle. Dans les rangs de l'assistance, l'adieu infernal figea en rictus quelques mines jusque-là convenues.

Au dehors, les nuages se dispersèrent soudain et le soleil, presque à son zénith, se dévoila bien au-dessus des calanques au moment même où l'explosion pulvérisait la cheminée du crématorium.